

La découverte des Hittites :
histoire du déchiffrement du hittite cunéiforme et du louvite hiéroglyphique

Dr. Alice Mouton, CNRS Strasbourg

L'Anatolie ancienne a été le berceau d'une brillante civilisation qui compta parmi les plus grandes puissances politiques du monde méditerranéen entre le XVII^{ème} et le XII^{ème} siècle av. J. -C. L'une des originalités les plus notables de ce royaume réside dans l'emploi conjoint de deux systèmes d'écriture, à savoir le cunéiforme (hérité du monde mésopotamien) et l'écriture hiéroglyphique (probablement inventée sur place).

[fig. 1] Carte du royaume hittite

Tout au long de leur histoire, les Hittites ont conservé l'usage de ces deux systèmes : le cunéiforme, qui retranscrit la langue hittite, est l'écriture de la chancellerie par excellence et provient de la tradition syro-mésopotamienne. On l'utilise presque exclusivement sur des tablettes d'argile qui servent de support à des textes historiques, administratifs, religieux, etc. L'écriture hiéroglyphique, qui retranscrit la langue louvite, langue fortement apparentée au hittite, est quant à elle mieux connue pour ses témoignages lapidaires, prenant principalement la forme d'inscriptions de fondation ou de récits de conquêtes militaires. On l'utilise également sur les sceaux-cachets. Les seuls supports combinant régulièrement les deux systèmes d'écriture sont d'ailleurs les sceaux royaux hittites, qui se caractérisent par une inscription hiéroglyphique au centre accompagnée de cunéiforme au pourtour.

Le hittite cunéiforme et le louvite hiéroglyphique relevant d'une seule et même civilisation, leurs déchiffrements respectifs sont par définition liés l'un à l'autre. Le cunéiforme étant cependant mieux documenté, non seulement en Anatolie, mais également en Syrie-Mésopotamie, il a longtemps été mieux compris que le hiéroglyphique, et a participé à la compréhension de ce dernier.

Histoire du déchiffrement du hittite cunéiforme

En 1887, des tablettes cunéiformes sont découvertes sur le site égyptien d'El-Amarna. La plupart d'entre elles sont rédigées en langue akkadienne, langue sémitique déchiffrée depuis 1850. Mais parmi ces documents, deux tablettes se distinguent, car, bien qu'écrites aussi en cunéiforme, elles retranscrivent manifestement une langue différente de l'akkadien, une langue encore inconnue. D'après le début de l'une de ces deux tablettes, il est clair que celle-ci est une lettre échangée entre le Pharaon d'Égypte et un souverain du pays d'Arzawa, un pays dont les savants découvrent alors l'existence et qu'ils localisent, d'après le contexte, en Asie Mineure. On en déduit que la langue employée dans ces documents est celle parlée en Arzawa.

Quelque cinquante ans plus tôt, en 1834, le savant français Ch. Texier, à la recherche de la capitale des Galates¹ Tavium, découvre le site de Boğazkale (anciennement appelé Boğazköy), qui sera, bien plus tard, identifié comme la capitale hittite Hattuša. Il publie l'ensemble de ses relevés ainsi que ses suggestions dans sa *Description de l'Asie Mineure* en

¹ Les Galates sont des Celtes d'Asie Mineure.

1839. À la suite de cette découverte, l'archéologue français E. Chantre décide d'entreprendre des sondages dans le site, ce qui est chose faite en 1893-94. C'est alors que sont découvertes les premières tablettes cunéiformes de Boğazkale. Certains de ces textes se révèlent être en akkadien, et sont donc aisément compris. D'autres tablettes de ces archives retranscrivent, quant à elles, une langue non identifiée sur le moment. Le Père Jean Vincent Scheil, l'une des grandes figures de l'assyriologie française, se trouve, au moment de la découverte de ces fragments, au tout nouveau Musée Archéologique d'Istanbul, où il a été chargé de faire l'inventaire de la collection. Il examine les tablettes de Boğazkale et suggère qu'elles retranscrivent la langue des « Hétéens », c'est-à-dire des Hittites. Sa suggestion, qui n'est publiée que dans le gigantesque volume d'E. Chantre, *Recherches archéologiques dans l'Asie occidentale* (1898), a peu de répercussion. Plus tard, le rapprochement entre cette découverte de Boğazkale et celle des deux tablettes d'El-Amarna est rapidement fait. La langue utilisée sur ces deux groupes de documents semble en effet être la même. On pense par conséquent que Boğazkale est la capitale de l'Arzawa, le pays mentionné sur la tablette d'El-Amarna. Le savant norvégien J. A. Knudtzon propose en outre, dans un article de 1902, de voir dans la langue de ces documents un idiome indo-européen. Sa suggestion est alors vivement critiquée par la communauté scientifique.

[fig. 2] Une porte de la citadelle de Boğazkale/Hattuša

Bien que peu fructueuses au départ, ces différentes discussions savantes éveillent la curiosité de l'ensemble de la communauté scientifique. Des fouilles archéologiques systématiques sont menées à Boğazkale à partir de 1906 par l'Allemand H. Winckler en collaboration avec le Turc Th. Makridi. Dès la première année, un ensemble d'environ 10 000 fragments de tablettes cunéiformes est mis au jour. Parmi ces documents, une lettre en akkadien cunéiforme implique le Pharaon Ramsès II et le Grand Roi hittite Hattušili III. De par le contenu de ce texte, il devient clair que Boğazkale avait pour nom ancien Hattuša et qu'elle n'était pas la capitale de l'Arzawa, mais du royaume hittite.

Ce fait représente une surprise de taille dans le monde savant. En effet, jusqu'à cette découverte, il était d'usage, parmi les historiens, de placer le royaume hittite en Syrie, ceci à cause des références bibliques et néo-assyriennes. Les premières font allusion au peuple hittite comme étant une peuplade insignifiante, alors que les secondes se réfèrent au « pays de Hatti » pour décrire les royaumes dits « néo-hittites », royaumes de l'Âge du Fer qui sont les héritiers plus ou moins directs de la civilisation hittite.

[fig. 3] Une tablette cunéiforme hittite

Hattuša étant la capitale des Hittites, cela ne peut signifier qu'une seule chose : la langue inconnue que les tablettes cunéiformes retranscrivent doit être du hittite. Reste à savoir comment réussir à pénétrer les mécanismes de cette langue, ainsi que son lexique. Pour ce faire, il s'agit avant tout de placer le hittite dans sa famille linguistique, car ce n'est qu'en déterminant à quelles langues le hittite s'apparente que l'on peut parvenir à le comprendre.

La clef de l'énigme se trouve quelque part dans les milliers de fragments de tablettes hittites, le savant tchèque B. Hrozný en est persuadé. Cette clef, il finit par la trouver. Nous sommes en 1915. À cette date, B. Hrozný a une formidable intuition concernant un passage désormais célèbre d'un texte cunéiforme hittite décrivant les obligations du personnel d'un temple. Ce passage indique :

nu NINDA-an ezzatteni wātar=ma ekutteni

Plusieurs éléments de ce passage semblent familiers au savant. Laissant *NINDA-an* de côté, qu'il reconnaît aisément comme le terme sumérien très répandu pour « pain », il s'intéresse tout d'abord au terme *ezzatteni*. Etant donné que l'action la plus répandue que l'on pratique sur le pain est de le manger, il suggère de reconnaître dans ce terme la racine indo-européenne *ed- que l'on retrouve dans le latin « edere » et l'allemand « essen » pour signifier « manger ». Puis il se penche sur *wātar*, qu'il compare à l'anglais « water » signifiant « eau ». Enfin, il examine la forme *ekutteni*, où *eku-* lui rappelle le latin *aqua* « eau » et *-teni* un verbe, à l'instar de *ezzatteni*. Par ces déductions, il propose de traduire le passage :

« Vous mangez du pain et vous buvez de l'eau ».

Malheureusement, le savant tchèque multiplie, dans son étude publiée dès 1917 sous le titre *Die Sprache der Hethiter*, les étymologies indo-européennes pour les termes hittites qu'il recense, et ce selon une méthode dont le manque de rigueur est vivement critiqué par les linguistes. La piste indo-européenne est donc suivie par certains savants, mais toujours rejetée violemment par beaucoup d'autres.

F. Sommer, un philologue allemand formé à l'assyriologie, élabore à son tour en 1920 une étude intitulée *Hethitisches* et dont la démarche méthodique est, cette fois, irréprochable. À la lumière de l'ensemble des tablettes disponibles, tablettes dont certaines sont des listes de vocabulaire hittite – akkadien – sumérien et d'autres des textes bilingues hittite – akkadien, le savant établit un glossaire hittite qui, augmenté par les nombreuses contributions d'autres savants de l'époque (le français L. Delaporte, l'allemand J. Friedrich, l'américain E. H. Sturtevant notamment), permet de traduire pour la première fois les textes hittites de manière fiable. Dès les années 1930, les textes cunéiformes hittites sont considérés comme compris de manière satisfaisante et la langue hittite est définitivement classée dans la grande famille linguistique indo-européenne.

Histoire du déchiffrement du louvite hiéroglyphique

Le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique des Hittites se fait plus lentement, et ce malgré le fait que cette écriture est remarquée bien avant le cunéiforme.



C'est Hérodote, l'historien grec originaire d'Halicarnasse (côte occidentale de l'Asie mineure), qui décrit le premier, dans le livre II de ses *Histoires*, les inscriptions rupestres hiéroglyphiques de la côte ouest de l'Anatolie, et plus particulièrement les reliefs de Karabel. Il remarque les signes d'écriture qui accompagnent les représentations figurées, mais pense qu'il s'agit d'une variante des hiéroglyphes égyptiens. Il attribue ces monuments au grand Pharaon Sésostris, réputé pour ses conquêtes territoriales.

En 1736, un savant suédois du nom de J. Otter décrit brièvement le monument rupestre d'Ivriz, qui comporte une large inscription hiéroglyphique. Toute tentative de déchiffrement est alors considérée comme vaine, faute de pierre de Rosette locale.

[fig. 4] Le relief d'Ivriz

De nombreuses autres découvertes d'inscriptions hiéroglyphiques sont faites dans les premières décennies du XIX^{ème} siècle. Un voyageur éclairé suisse du nom de J. L. Burckhardt mentionne, par exemple, dans son livre *Travels in Syria and the Holy Land* publié en 1822 une inscription de Hama « pourvue d'un certain nombre de petites figures et de signes qui semblent être une sorte d'écriture hiéroglyphique, mais [qui] ne ressemble pas à celle d'Égypte ». En 1834, Ch. Texier, qui a fait découvrir au monde savant les ruines de Boğazkale, étudie également le monument rupestre de Yazılıkaya (« le rocher inscrit ») qui se trouve à quelques kilomètres de la capitale hittite. D'autres découvertes de monuments rupestres inscrits de la même écriture sont faites dans le courant du XIX^{ème} siècle et des descriptions scientifiques en sont faites. W. Wright, notamment, un missionnaire irlandais installé à Damas, obtient des autorités syriennes la permission de faire en 1872 un relevé des blocs inscrits de Hama que Burckhardt avait découverts. Ce relevé fait par la suite l'objet d'un article en 1878, article dans lequel W. Wright suggère que cette écriture hiéroglyphique retranscrit la langue hittite.

A. H. Sayce a déjà suggéré de son côté en 1876 que ces inscriptions hiéroglyphiques découvertes aussi bien en Syrie du nord qu'en Anatolie sont liées à la présence du peuple Hittite connu par l'Ancien Testament et appelé « Heta » par les Égyptiens de la XVIII^{ème} dynastie et « Hatti » par les Assyriens du premier millénaire av. J. -C. Il publie en 1879 un article au titre provocateur de « Les Hittites en Asie mineure ». Rappelons-nous qu'à cette époque, l'identification de Hattuša comme capitale du royaume hittite n'a pas encore été faite. Les hypothèses d'A. H. Sayce, qui sont beaucoup mieux diffusées que l'article de W. Wright, sont considérées comme révolutionnaires. A. H. Sayce s'associera en 1884 à W. Wright pour écrire un ouvrage qui marquera le début de l'hittitologie : *The Empire of the Hittites with Decipherment of Hittite Inscriptions*. A. H. Sayce prend connaissance d'un sceau digraphe dit « Sceau de Tarkondemos » et dont l'inscription cunéiforme indique ^ltar-kaš-ša-na-wa LUGAL KUR ^{URU}me-ra « Tarkaššanawa, roi du pays de la ville de Mira ». La lecture du nom propre pose toutefois problème, plusieurs possibilités pouvant être retenues, même dans l'écriture cunéiforme. Quoi qu'il en soit, A. H. Sayce remarque dans l'inscription hiéroglyphique du

centre deux signes, à savoir  et , qui pourraient, selon lui, avoir le sens de « roi » et « pays », respectivement. Ces deux signes idéogrammatiques, qu'il a raison d'interpréter ainsi, représentent les premiers hiéroglyphes anatoliens déchiffrés. La lecture définitive des autres signes hiéroglyphiques de ce sceau date seulement de la fin des années 1970, ce à cause de la rareté du signe représentant une tête d'âne, qui forme le début du nom propre. On lit l'ensemble : TARKASNA-wà/i ROI mi+ra/i-a PAYS, ce qui correspond presque mot pour mot au contenu de l'inscription cunéiforme.



[fig. 5] Sceau dit de Tarkondemos

En 1900, L. Messerschmidt regroupe dans son livre intitulé *Corpus Inscriptionum Hittiticarum* le corpus de la centaine d'inscriptions hiéroglyphiques connues à l'époque à la fois en Anatolie et en Syrie. Mais le sens des signes reste largement opaque.

Dès 1906, l'identification de Hattuša comme capitale de l'empire hittite confirme l'hypothèse de Sayce : toutes ces inscriptions hiéroglyphiques monumentales relèvent bel et bien des Hittites. Parallèlement, en se basant sur la présence, dans les inscriptions hiéroglyphiques, de signes semblant tenir lieu de déterminatifs (du type de ceux que A. H. Sayce a identifiés), on en déduit des séquences qui s'avèrent être des noms propres écrits syllabiquement, ce qui permet d'ébaucher un premier syllabaire.

Vers 1930, les travaux pionniers de l'italien P. Meriggi, de l'américain I. Gelb, du suisse E. Forrer, de l'allemand H. Bossert et B. de Hrozný permettent d'établir la valeur phonétique d'une vingtaine de signes hiéroglyphiques, ainsi que plusieurs valeurs idéogrammatiques. Avec le déchiffrement du hittite cunéiforme, on tente de traduire la langue retranscrite par les hiéroglyphes, que l'on croit être du hittite. Les publications savantes de l'époque parlent pour cette raison de « hiéroglyphes hittites ». À l'examen détaillé de cette langue, toutefois, certains chercheurs remarquent que la langue des hiéroglyphiques diverge du hittite, bien que de manière restreinte. Il s'agit donc d'une langue différente mais fortement apparentée.

Au fur et à mesure de l'avancée réalisée dans le domaine du déchiffrement du hittite cunéiforme et grâce à la découverte de nouvelles inscriptions, le louvite hiéroglyphique est de mieux en mieux compris, en raison de sa forte ressemblance, tant dans le domaine de la grammaire que dans celui du vocabulaire, avec le hittite. En 1934 et 1937, P. Meriggi met en place un premier glossaire, qu'il combine avec la liste des signes hiéroglyphiques qu'il avait dressée auparavant.

Malgré ces avancées décisives, le louvite hiéroglyphique reste mal compris des savants, non seulement en raison du nombre limité des inscriptions, mais aussi à cause du caractère souvent répétitif des phrases qui y sont employées. Après les découvertes du début, la recherche stagne et les hiéroglyphes gardent résolument leur mystère.

En 1934, la découverte à Boğazkale d'empreintes de sceaux royaux digraphes contribuent quelque peu à l'avancée du déchiffrement, bien que de façon assez limitée. Le corpus d'empreintes est analysée d'une façon magistrale par H. G. Güterbock dans ses publications de 1940 et 1942. Parallèlement, la découverte, dans les sites périphériques d'Ougarit et de

Tarse, d'autres empreintes de cachets inscrits en hiéroglyphique contribue au progrès scientifique.

Mais ce n'est qu'en 1947 que le déchiffrement va vraiment prendre toute son ampleur. L'Allemand H. Bossert assisté de la Turque H. Çambel découvre alors la grande bilingue louvite hiéroglyphique – phénicien alphabétique de Karatepe en Cilicie. Cette inscription monumentale aux dimensions impressionnantes constitue la pierre de Rosette tant espérée des savants. Cette inscription déchiffrée en premier lieu par l'assistant de H. Bossert, F. Steinherr, l'écriture hiéroglyphique est enfin comprise de manière satisfaisante.

[fig. 6] Un bloc d'orthostate inscrit de Karatepe

En 1952, le savant français E. Laroche, se basant sur les données issues de la bilingue, déchiffre la plupart des inscriptions du monument de Yazılıkaya, inscriptions nommant les principaux dieux du panthéon hittite à l'époque de l'Empire (XIII^{ème} siècle av. J. -C.).

[fig. 7] Un relief de Yazılıkaya

En 1959, ce même savant rassemble dans son ouvrage *Les hiéroglyphes hittites* toutes les données disponibles sur les différents signes hiéroglyphiques. La liste qu'il établit sert, encore aujourd'hui, de base pour les chercheurs. Cette liste a toutefois été complétée et améliorée à mesure que notre compréhension des inscriptions hiéroglyphiques s'affinait. Aujourd'hui, le louvite hiéroglyphique peut être lu et traduit, même si quelques signes restent incompréhensibles à cause de leur faible fréquence. La lecture des signes a fait l'objet d'un consensus entre les meilleurs spécialistes dans le cadre d'une table ronde organisée en 1995 et dont les actes, publiés en 1998, constituent l'ouvrage de référence des chercheurs actuels.

Bibliographie indicative

- Boğazköy'den Karatepe'ye. *Hititbilim ve Hitit Dünyasının Keşfi / From Boğazköy to Karatepe. Hittitology and the Discovery of the Hittite World*, Catalogue de l'exposition d'Istanbul (25 Avril - 30 Juin 2001), Istanbul, 2001.
- J. BOTTÉRO, *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Bibliothèque des histoires, Paris, 1987, p. 84-86.
- C. W. CERAM, *Le secret des Hittites. Découverte d'un ancien empire, D'un monde à l'autre*, Paris, 1955.
- P. T. DANIELS, « The Decipherment of Ancient Near Eastern Scripts », dans : J. M. Sasson (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East I*, 1995, p. 88-90.
- O. GURNEY, *The Hittites*, Oxford, 2nd éd. 1954, p. 1-14.
- A. PAYNE, *Hieroglyphic Luwian*, Elementa Linguarum Orientis 3, Wiesbaden, 2002, p. 8-10.
- J. SEEHER, « Eine in Vergessenheit geratene Kultur gewinnt Profil. Die Erforschung der Hethiter bis 1950 », dans : *Die Hethiter und ihr Reich. Das Volk der 1000 Götter*, Bonn, 2002, p. 20-25.

alicemouton@hotmail.com